

The book cover features a solid orange background. A light blue triangle is positioned in the upper right quadrant, pointing downwards. The top right corner of the cover is filled with a white dotted pattern. The text 'KAILASH' is printed vertically on the left side.

KAILASH

Claude Farrère

L'Inde perdue

© Association des écrivains combattants
Édition originale : Flammarion, 1935

© **KAILASH EDITIONS -1992**
ISBN 2-909052- 11-7

69, rue Saint Jacques - 75005 - Paris - France
169, Lal Bahadur street - 605 001 - Pondicherry - India

© Crédit photos : Raj de Condappa

Impression : All India Press - Pondicherry - India
Nous remercions Alain Quélla-Villéger pour le prêt de documents & photos



R

TABLE

PREMIERE PARTIE

AVANT LES FRANÇAIS

I	Au temps jadis	3
II	Avant les Musulmans	6
III	Les Musulmans	8
VI	Les premiers Grands Mogols	10
V	Les premiers Portugais	12
VI	Ce qu'on nomma l'empire des Portugais aux Indes	15
VI	Les Grands Mogols du XVIIe siècle	17
VIII	D'autres gens d'Europe, Hollandais, Allemands, Nordiques, Prussiens, Anglais	20
IX	Et les Français, enfin	23

DEUXIEME PARTIE

LES FRANÇAIS DANS L'INDE

I	Les tout premiers : Caron, La Haye, Parissy, Thévenot, Flaccourt	25
II	Ceux qui vinrent après	29
III	Les derniers Grands Mogols	31
IV	Avant Dupleix	37
V	Mahé de La Bourdonnais, créateur des Mascareignes	39
VI	Dupleix	41
VII	La begum Joanna	52

TROISIEME PARTIE

LA CONQUETE ET LE RENONCEMENT FRANÇAIS

I	Compagnies anglaise et française	59
II	L'attaque anglaise	62
III	Dupleix et La Bourdonnais	65

L'INDE PERDUE

IV	Madras	67
V	Dupleix tout seul	79
VI	La guerre du Carnatic	88
VII	L'Inde en ce temps-là	95
VIII	La Conquête du Dekkan	105
IX	Complications	109
X	Dupleix à la rescousse	111
XI	L'assassinat de Dupleix	115
XII	Godeheu et son traité	130

QUATRIEME PARTIE

LA VICTOIRE ANGLAISE

I	Lally, dit Lally-Tollendal	133
II	La fin de Lally	146
III	1763	150
IV	Main-mise des Anglais sur l'Hindoustan	150
V	L'Inde perpétuée	157

CINQUIEME PARTIE

LA SUPREME TENTATIVE

I	L'entre deux guerres	161
II	Hayder Ali	164
III	La guerre de l'Indépendance Américaine	167
IV	Hayder Ali contre l'Angleterre	169
V	Avant Suffren	174
VI	Suffren, tout seul	175
VII	Suffren et Bussy	196
VIII	Fin d'époque	199
IX	L'Inde perdue	202
	BIBLIOGRAPHIE	210



première partie

AVANT LES FRANÇAIS

I

AU TEMPS JADIS

— Au juste, qu'est l'Inde ?

— Une figure géométrique assez exactement représentée par deux triangles accolés l'un à l'autre, — leur base commune étant une droite qui va d'ouest en est, des bouches de l'Indus aux bouches du Gange. Ce qui fait six cents lieues, à peu près. Mais les deux triangles ne se ressemblent pas. Celui du sud, le Dekkan, la péninsule, — s'allonge presque régulièrement entre la mer d'Oman et la mer du Bengale, jusqu'au 8 degré de latitude nord, — jusqu'au 6, si on ajoute au Dekkan son prolongement logique, l'île de Ceylan. Quant au triangle du nord, — l'Inde dite gangétique, — serré entre l'Himalaya à l'orient et l'Indus à l'occident, il s'étire au nord et jusqu'à toucher ce célèbre toit du monde qu'est le plateau de Pamir. L'Inde, vers le Pamir, dépasse le 37 degré. Comptez : huit cents lieues de long, du sud au nord, sur six cents de large, de l'ouest à l'est. Bref, un assez vaste morceau de planète.

— Ce morceau-là, quelle est son histoire primitive ?

— Personne n'en sait rien.

Il paraît probable qu'en des siècles très anciens l'Inde fut peuplée d'une race d'hommes petits, agiles, craintifs, quoique braves quand il fallait, et sûrement imperméables à toute civilisation importée. Une seconde race arriva, Dieu sait d'où. Celle-là plus

haute de taille, était plus foncée quant à la peau. Nous les nommons les Dravidiens. — Le nom ne fait d'ailleurs rien à la chose. — Les Dravidiens submergèrent les Primitifs. Ils les pénétrèrent, poussant de droite et de gauche, poussant jusqu'à l'extrême sud. Les Primitifs se réfugièrent, selon la loi la plus éternelle, où ils pouvaient, dans le désert ou sur la montagne. Deux tribus principales demeurent, qui témoignent de cette ancienne race, prouvée : les Bhils et les Gonds. Rudyard Kipling a suffisamment écrit sur eux. Et ce qui a été gravé sur le bronze n'a pas besoin d'être récrit sur le sable.

Il demeure donc, de l'ancienne humanité hindoue, les Gonds et les Bhils. A peu près rien d'autre.

La seconde race, la race brune, dravidienne, fut maîtresse du sol pour des ans ou des siècles, on ne sait pas. Elle eut sa civilisation, assez brillante. Puis elle recula devant une troisième invasion, l'invasion blanche, l'invasion des Aryahs.

D'ores et déjà, dans l'extrême nord de la péninsule, avaient dévalé, des plus hautes fissures de l'Himalaya, d'autres hommes dont la peau se teintait extraordinairement et qui venaient du plus lointain de l'Asie nordique : les hommes de la montagne, — Paharis, — lesquels étaient non pas noirs ni bruns, mais jaunes, et dont les pommettes saillaient. Ils avaient traversé le Thibet, à coup sûr. Ils n'étaient pas imprégnés pour si peu d'esprit mystique. Ils continuèrent de descendre des montagnes aux plaines hardiment, prudemment. Et nous en retrouvons les restes aujourd'hui : les Gourkhas, — la meilleure infanterie du monde, a dit Kipling, qui toutefois ne connaissait pas nos Chleuhs marocains. — Des troupes de fer, en tout cas. Où elles se sont fixées, on a reçu ces troupes-là, parce qu'il eût été dangereux de ne les pas recevoir. Il eût été plus dangereux encore, peut-être, de ne pas leur faire bon visage. Kipling lui-même en a convenu dans deux chefs-d'œuvre, *Les Tambours du Flore ans Aft*, et *La légion perdue*. Qu'on me pardonne d'avoir cité deux fois Kipling, dans ce livre, dès sa

seconde page. C'est que Kipling, à peu près seul parmi les deux milliards d'hommes ou de femmes qui peuplent notre mince planète, a compris quelque chose aux deux triangles accolés dont j'ai parlé tout à l'heure. Qu'il m'arrive donc, au cours de pages qui vont suivre, de préférer son opinion, ou sa décision à tout ce que d'autres gens, même très bien informés, auront avancé, ou avanceront, je le regrette d'avance. Mais la vérité doit prévaloir contre tous les mensonges. Et c'est uniquement de vérité qu'il s'agit ici.

Quand la première race eut été subjuguée, — quand la seconde race eut été refoulée vers le Dekkan, — vers le triangle du sud, — la troisième race s'épandit, surtout dans la partie nord-ouest du triangle du nord, entre Inde et Afghanistan. Les Bhils et les Gonds s'étaient embusqués au plus inaccessible de leurs montagnes. Les Dravidiens fuyaient au sud et à l'est. Quant aux Gourkhas, importés de l'Extrême-orient, ils terraient leurs pommettes trop visibles et le pigment trop jaune de leur épiderme au plus creux des hautes vallées desquelles ils étaient descendus, non loin de ce que nous nommons aujourd'hui le Népal. Ils dérivèrent encore vers le delta du Gange.

Les Ariahts d'ailleurs se mélangèrent aux Dravidiens, tout le long de la vallée moyenne du fleuve générateur. Quand est advenu tout cela, — dates, siècles, époques, — les savants eux-mêmes l'ignorent presque totalement.

On ignore d'ailleurs aussi ce que furent exactement les religions primitives des races première, seconde et troisième. Le Brahmanisme vint plus tard, et se heurta à des paganismes divers. L'Inde, alors, sut que Dieu était inouï et incompréhensible. — Comme la vie, comme l'homme, comme les choses apparentes. — Le principe suprême s'appelait Brahma. Et Brahma pouvait revêtir mille, dix mille et dix mille fois dix mille apparences toutes trompeuses. — Par exemple, Indra, qui aimait les cerfs ; Kali, qui aimait les tigres ; Shiva, qui aimait la mort ; Vichnou, qui aimait la vie. Il y avait encore Ganesh, protecteur des éléphants et des

usuriers ; Hanuman, protecteur des singes et des architectes... J'en passe, et des meilleurs. L'Inde connut donc une foule de dieux, qu'elle connaît d'ailleurs toujours. Car le Brahmanisme s'y est indéfiniment maintenu. Vers le VI siècle avant Jésus Christ, le Bouddhisme essaya de le supplanter. Mais le Bouddhisme ne s'implanta jamais dans l'Inde. Et, après douze ou treize cents ans d'efforts, les disciples de Sakya-Mouni ont reculé jusqu'au Thibet, par-dessus l'Himalaya du nord, ou jusque dans Ceylan, par delà l'eau noire du sud.

D'autres religions vinrent plus tard. L'Inde fut probablement de tout temps la terre des religions sans nombre.

La terre des dialectes sans nombre, par surcroît. Laissons le sanscrit, laissons le pâli, laissons le prâkrit, langues mortes. En ont dérivé l'hindi, l'ourdou, le bengali, l'ouriah, le mahratti, le sindhi, que sais-je ? Tout cela vit, tout cela se jacasse et se bavarde, et je ne dis pas le quart de ce que je sais, et je ne sais pas le centième de ce qui est.

Tout cela pour aboutir à cette conclusion : de par ses origines multiples, de par ses transformations sans nombre, de par toutes les invasions, — nomades, religieuses, guerrières, — qui s'y sont jetées, l'Inde était, de toute éternité, destinée à devenir le terroir le plus bariolé de notre vieille terre.

Elle l'est devenue.

II

AVANT LES MUSULMANS

Or, au temps que le Bouddhisme luttait encore contre Brahma, au temps que les Bhils et que les Gonds ne s'étaient pas encore résignés à leur millénaire défaite, au temps que les Gourkhas rêvaient encore la conquête du merveilleux pays d'en bas, — l'Inde du Gange, — au temps que les Aryahs venaient seulement,

depuis quelques siècles, de prendre possession de la grande Inde fertile et vivifiante, de la terre de l'Indus et des Cinq Rivières, — le Penjab, — de la terre orientale, — Lahore, Delhi, Calcutta, — un homme arriva de l'ouest, qui avait une armée derrière lui.

Cet homme-là était Iskander le Grand, que les gens d'Europe nomment Alexandre de Macédoine. Et cela se passait l'an 327 avant Jésus-Christ.

Alexandre n'était pas le premier Européen qui eût visité l'Inde. Par l'intermédiaire des Persans, dont les marches du sud s'em mêlaient aux marches afghanes de l'ouest, des échanges et des pénétrations réciproques étaient intervenus entre Grecs et Indiens. Mais Alexandre était le premier qui amenât une armée dans le Penjab, une armée qui avait déjà traversé l'Afghanistan, et fondé Kandahar, Hérat et Khodjend, en passant. Cette armée-là était la première armée d'Europe intervenant en Inde.

Petite armée, d'ailleurs. Alexandre n'avait pas avec lui 20 000 hommes. Le roi du Penjab, — Paurava, que l'histoire classique nomme Porus, — accourut à sa rencontre avec 60 000 bons soldats et 2 000 éléphants de guerre. Le choc eut lieu sur l'une des cinq rivières, le Djilam, non loin de Peshawer. Alexandre tourna l'ennemi, jeta d'un coup sa phalange de la rive droite à la rive gauche, et mit les Penjabis en pleine déroute. Après quoi, les ayant jugés très braves, il leur fit grand honneur, traita Paurava en roi qu'il continuait d'être, lui restitua ses terres et s'en revint mourir à Babylone. L'Hindoustan garde encore son souvenir comme un éblouissement. La civilisation grecque pénétra profond dans l'Inde occidentale. Il fallut des siècles, il fallut la puissance religieuse des brahmanes, il fallut peut-être même le Bouddhisme, quoique éphémère, pour que les Indiens oubliassent décidément les Grecs et leurs successeurs les Romains. Alexandre seul émergea, émerge encore définitivement, de cet oubli.

III

LES MUSULMANS

Et puis mille ans passèrent. Mille ans, en Asie, ce n'est pas beaucoup, vous savez...

Les Bouddhistes venaient à peine de perdre leur bataille contre Brahma. Les Gonds, les Bhils, les Gourkhas s'étaient rétrécis et résignés. Mais les Aryahs, maîtres du pays nord, et les Dravidiens, prépondérants au pays sud, s'étaient subdivisés en une foule de tribus, de races, de nations, et c'était à ne pas s'y reconnaître, — à peu près comme aujourd'hui. — Déjà les gens du Bengale étaient peureux, les Radjpoutes fiers, les Afghans farouches, et Delhi ne ressemblait pas à Bénarès. Le Christ était venu, mais l'Inde n'en savait rien. Or, l'an 622 de notre ère, Mohammed, que les gens de chez nous nomment Mahomet, s'enfuit de La Mecque à Médine, et ce fut l'hégire, puis l'Islam. L'Inde avait ignoré le Christ. Elle eût tôt fait de connaître l'Islam. Dès le temps du calife Omar, moins de vingt ans après l'hégire, moins de dix ans après la mort du Prophète, les Arabes, hardis navigateurs, attaquaient l'Inde occidentale, par la côte de Bombay. Peu après, ils vinrent en armes, envahissant le Béloutchistan. Et, promptement vainqueurs, ils s'accrochèrent au sol. Un siècle plus tard, les États musulmans, plus ou moins vassaux des califes, foisonnaient dans le nord-ouest de l'Inde. Cela d'ailleurs n'était pas pour simplifier le pays : au pêle-mêle des races et des tribus s'ajoutait le pêle-mêle des croyances. Il ne s'agissait plus seulement des dieux du Brahmanisme, des dieux plus anciens de l'Inde, — primitive, et d'autres déités importées du nord de l'Asie, — sans même parler du Bouddhisme toujours remuant

dans les montagnes du nord et dans la grande île du sud. Il s'agissait maintenant d'Allah, dieu des cimenterres nus... Et Allah, contrairement à sa propre doctrine, n'était même pas un, puisqu'il y avait les sunnites de Bagdad et les Shiites d'Ispahan, s'entretenant les uns les autres d'idolâtres. La confusion allait augmentant.

Elle diminua un peu quand les Turcs s'en mêlèrent, vers la fin de notre Xe siècle. Ceux-ci, guerriers formidables, rompus d'instinct à toutes les tactiques de tous les champs de bataille, entrèrent un jour en Afghanistan, subjuguèrent plus ou moins le pays, — quoique les rudes montagnards afghans n'eussent rien d'un troupeau docile, — franchirent les Passes de Khyber, prirent Peshawer, — c'était en somme la route tracée par Alexandre, — et se ruèrent sur l'Inde gangétique. Ils en prirent leur part, et la gardèrent. Ce fut la dynastie des Ghaznévides. Les Ghaznévides conquièrent assez loin et pillèrent beaucoup, jusqu'à Lahore. Mais des incursions afghanes succédèrent. L'Afghanistan était devenu musulman. Finalement, un certain Mohammed, de la province afghane de Ghour, s'intronisa. Et Delhi fut conquise, — conquise à l'Islam arabe, définitivement.

— C'était en l'an 1193. De Delhi, les Musulmans, — des Sunnites un peu dissidents, mais presque purs, — déferlèrent jusqu'à Bénarès. — Bénarès devait tout de même demeurer le sanctuaire perdurable de Brahma.

La dynastie de Mohammed s'est appelée la dynastie des Ghourides. Elle s'épuisa, quelque deux siècles durant, à lutter contre d'autres vagues turco-mongoles, toujours lancées par l'Afghanistan ou à travers l'Afghanistan vers cette plaine gangétique trop riche pour ne pas déchaîner toutes les convoitises. En fin de compte, le formidable Timour-Lenk, — Tamerlan, le Boiteux de Fer, — décida d'ajouter l'Indus, puis le Tchénab, puis le Satledj, pillant, razziant et massacrant dans le grand style qui était le sien. Le 3 janvier 1399, il était devant Delhi. Il y livra au Ghouride

Mahmoud une bataille célèbre, qui ne fut d'ailleurs qu'un massacre, car les Hindous se débandèrent presque du premier coup devant l'irréprochable cavalerie de Timour. Delhi fut enlevée, et le vainqueur put édifier dans sa propre Samarkand une mosquée copiée sur la mosquée de Delhi. L'invasion de Timour n'eut d'ailleurs guère d'autre résultat que celui-ci, dont Timour lui-même n'avait assurément rien prévu : ce fut un petit-fils d'un des petits-fils de Timour qui fonda, l'an 1495, la célèbre dynastie des Grands Mogols. Ce petit-fils-là, Djaghir Eddin-Mohammed, dit Bâber, — le Tigre, — s'intitula lui-même Padishab, en vrai Turc qu'il était. Il venait de Khokand, c'est tout dire. Ses descendants n'en ont pas moins régné fort près de quatre siècles sur l'Inde presque entière.

IV

LES PREMIERS GRANDS MOGOLS

Ils furent d'abord trois, qui régnèrent l'un après l'autre, et fondèrent l'empire. Bâber, le Tigre, — Hong-Kop, eût-on dit mille lieues plus à l'est, quand il prit le pouvoir, — 1495, — avait douze ans tout juste. Mais la maturité et les passions qui la suivent ont plus tôt fait d'éclore au pays d'Inde que chez nous. Et cet enfant, très vite homme, se tailla son empire, par pièces et morceaux, à la façon de ceux qui savent fonder. A quatorze ans, il conquit Samarkand, la vieille ville de Timour. Après quoi, il prit Delhi, puis Agra, au prix de deux éclatantes victoires, Panipat en 1526, Kanwaha en 1527, — et, son œuvre accomplie, mourut, l'an 1530. Il était alors maître d'une bonne moitié de l'Inde septentrionale, et s'était proclamé Ghazi, — vainqueur, héros, irrésistible. — L'Islam ne connaît pas de plus haut titre. Le Grand Mogol Houmaïoun, son fils chéri, lui succéda.

Bâber, le Tigre, n'avait pour ainsi dire point eu d'armée. — Une garde prétorienne, — non, une grade impériale, — sans plus. 20 000 hommes à peine. Mais 20 000 hommes qui pesaient leur poids, sur un champ de bataille.

Une armée de héros, cela gagne des empires et des mondes. Mais cela ne manque pas d'être parfois gênant pour le chef d'armée. Les vétérans d'Alexandre obligèrent leur roi, l'Indus à peine enjambé, à faire demi-tour, cap sur la Macédoine. — Hamaïoun, ni plus ni moins qu'Alexandre, eut trop de héros autour de lui.

Il était heureusement lui-même un héros qui en valait plusieurs autres. On le détrôna. Mais il sut remonter sur son trône. Et, l'an 1556, il put léguer à son fils Akbar un empire consolidé. Akbar y régna un demi-siècle, et l'Islam sunnite, c'est-à-dire orthodoxe, — catholique, — domina la vallée du Gange comme il dominait déjà la vallée de l'Indus et le Pendjab.

Toutefois, le climat prime toujours l'atavisme. Hamaïoun, en ses jours de disgrâce, avait failli se convertir au schiisme, — au protestantisme de l'Islam, — pour obtenir un secours de la Perse, schiite depuis le temps d'Ali. Un musulman régnant à Delhi ne pouvait pas conserver intact le feu sacré d'un musulman d'Arabie ou d'Afrique, voire d'Anatolie. Akbar, fils d'Hamaïoun, poussa les choses plus loin que n'avait fait son père : il se montra libéral, — tolérant. Tolérant, lui, l'arrière-petit-fils de Timour ! L'Inde, par le fait, est trop loin de La Mecque. Et les vrais musulmans de l'Inde ne se rencontreront jamais qu'aux frontières du royaume afghan, dans l'extrême ouest. Akbar, Grand Mogol de Delhi, se souvint donc de ses plus anciens ancêtres, des Turcomans du Baïkal, lointains prédécesseurs non seulement de Timour, mais de l'Inflexible Empereur, Tchinkkiz. Et, non du tout athée, mais chercheur, il écouta pêle-mêle tous les théologiens de toutes les croyances du temps. Cela n'alla pas sans profit : les prêtres apprécièrent Akbar. Ceux de Brahma le placèrent parmi la myriade de

leurs dieux. Ceux de Bouddha admirent qu'il pouvait fort bien être une nouvelle incarnation de Sakya Mouni. Et le troisième Grand Mogol put, finalement, édicter, l'an 1593, une loi de tolérance générale et absolue. Fort peu d'années après, notre Henri IV, tolérant comme Akbar et probablement plus sceptique que le troisième Grand Mogol, publiait son édit de Nantes...

Mais Henri IV eut cet avantage sur Akbar qu'il eut soin de placer les religions, — toutes les religions, — au-dessus du roi. Akbar, qui avait reçu favorablement les missionnaires portugais, quoique repoussant leur inquisition, Akbar, qui avait reçu les moines bouddhistes, qui avait accepté des schiites à sa cour et défendu le dieu Hanouman contre les musulmans iconoclastes, imagina un jour de substituer à la formule classique « Allah ekbar ! » — Dieu seul est grand — une formule discrètement modifiée : « Allah Akbar ! » — Akbar est dieu. De telles fantaisies sont périlleuses. La pensée d'un grand homme mérite qu'un peuple s'agenouille. Mais l'énergie humaine meurt vite d'un agenouillement prolongé. Les descendants d'Akbar ne réaliseront pas cette vérité première. Et ce sera tant pis pour eux.

Akbar, lui, mourut l'an 1605, — cinq ans avant Henri IV. — Et nous avons déjà parlé de ces missionnaires portugais qu'il avait reçus. Par le fait, ç'avait été fort peu avant son règne, — au temps d'un certain Iskander, prédécesseur de Bâker lui-même, — que les gens de l'Europe moderne, — les Portugais, en l'espèce, — avaient apparu pour la première fois dans l'immense Hindoustan.

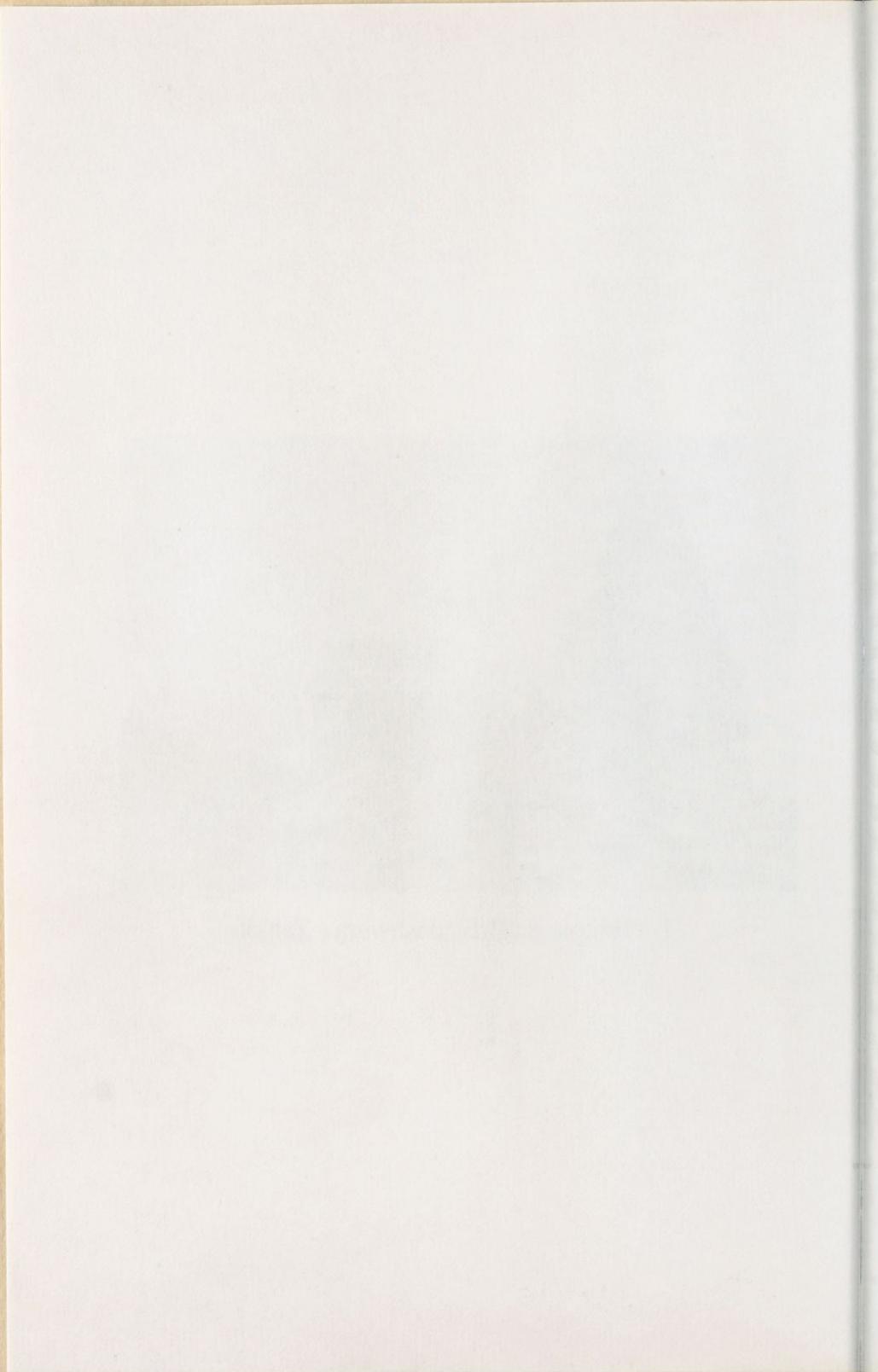
V

LES PREMIERS PORTUGAIS

Il est assez curieux que des historiens de bon aloi, — Lavisse, Rambaud, d'autres, — aient refusé au Portugal d'avoir jamais eu l'instinct inné de la mer. A en croire tous ces gens de biblio-



1 - Temple de Brihadeswara - Tanjore



thèque, les marins portugais n'auraient que profité des leçons gênoises, flamandes, vénitiennes. Quelle erreur ! Il suffit de donner un regard à la carte pour apercevoir que le Portugal, versant occidental de la péninsule ibérique, se tourne éperdument vers l'Océan. Et quelle raison de l'antagonisme hispano-portugais autre que celle-ci : l'Espagne, terre terrienne, ne regarda jamais que vers le continent, tandis que le Portugal, terre océanique, s'obstinait à ne vouloir regarder que vers l'eau salée ? Les Portugais ont été les vrais pionniers de la mer. Eux, — rien qu'eux, — ont couru, « sur le dos du Fleuve Océan », les plus prodigieuses aventures. Vasco de Gama fut Portugais. Magellan fut Portugais. Camoens fut Portugais. Et Personne ne sait si Colomb lui-même fut Gênois, ou Corse, ou Catalan. Mais je jurerais qu'il avait des éléments Portugais dans son pedigree.

Sans doute la douceur du climat lusitanien a fait des pêcheurs et des caboteurs de Lisbonne des hommes moins rudes que nos Bretons, moins féroces que les Norges, moins âpres que les Flamands. Mais dès qu'il s'est agi de tenter quelque immense aventure, sur la mer, c'est un Portugais qui a surgi.

Or, la plus grande de ces aventures-là fut, sans conteste possible, non pas la facile traversée de Christophe Colomb, en 1492, entre Palos et les Lucayes, par les Canaries bien connues, l'alizé soufflant doucement et constamment en poupe de ses caravelles, mais l'interminable, la prodigieuse, la fabuleuse épopée de Vasco de Gama, en 1497, 1498, et 1499, entre Lisbonne et l'Hindoustan, par le Cap Vert, le Cap de Bonne-Espérance et la côte de Mozambique, inconnue. Les chiffres seuls valent mieux que toutes les éloquences : neuf cents lieues d'un côté, quatre mille lieues de l'autre ! avec, pour Gama, les pires tempêtes du globe assaillant ses coques de noix, au sud de l'Afrique.

Au demeurant, peu nous chaut. L'essentiel est ceci : que, dès 1486, Barthélémy Diaz, « prince des vieux pilotes », comme l'a magnifiquement et justement nommé Hérédia, avait doublé le ter-

rible cap des Tempêtes, et que Barthélémy Diaz était Portugais. Dix ans plus tard, Vasco de Gama survint. Dans l'intervalle, Christophe Colomb avait atterri aux Antilles, croyant y découvrir les îles occidentales du Japon. Vasco de Gama, qui avait sur la dimension de notre planète des idées plus précises que Colomb, reprit patiemment la route de Diaz, doubla le cap des Tempêtes, que le roi don Juan venait de rebaptiser cap de Bonne-Espérance, et remonta dans le nord-est. Il découvrit au passage Natal, le jour de la Nativité, l'an de grâce 1497, puis atterri, après des aventures sans nombre, à son but, l'Hindoustan. Précisons : en Malabar, fort près de Calicut. C'était au printemps de 1498.

Et voici que l'Europe intervenait aux Indes.

Les Indes prirent d'abord l'intrusion assez dédaigneusement. Elles avaient commerce avec l'Arabie. Les Arabes, jaloux de leur monopole de fait, discutèrent. Gama fut à peu près chassé de Calicut. Mais, ayant cinglé vers le nord, le grand navigateur trouva chez le rajah de Cannamor un accueil d'autant plus aimable que le susdit rajah était en difficultés politiques avec le rajah de Calicut. Gama prit ainsi pied. Et, c'en était fait : l'Inde allait, pour bien des siècles, s'imprégner de sang portugais !

Vasco de Gama poussa jusqu'à Goa. Cent cinquante lieues de littoral avaient été reconnues ; presque toute la côte de Malabar.

Le reste n'alla pas d'emblée. Après Gama, il y eut Cabral. Après Cabral, Gama derechef. Et la vérité exige qu'on avoue que Gama, grand navigateur et chef génial, fut un conquérant tout bonnement atroce. Sa gloire est inondée de sang. Il coupa des mains, il mutila des visages. Il fut bourreau autant que conquistador. Quel homme, tout de même ! Ses cruautés appartiennent à son siècle, sa grandeur n'appartient qu'à lui.

Vers 1503, Vasco de Gama, son deuxième voyage achevé, s'en retourna au Portugal. Les rois portugais le remplacèrent par divers vice-rois, — Almeida, qui lutta surtout contre les Arabes, acharnés à conserver pour eux le commerce des Indes, — tels les

Anglais d'aujourd'hui, et avec des raisons beaucoup meilleures ; — Albuquerque, plus intelligent, qui imagina une politique coloniale. Albuquerque, soucieux de ses communications, occupa Socotora, Ormuz, puis, — créé vice-roi l'an 1509, — prit Goa, prit Malacca, puis mourut, disgracié, six ans plus tard. Vasco de Gama lui-même avait connu l'ingratitude de ses princes et de sa nation. Vingt et un ans on l'avait jalousement écarté de ces Indes dont il était le réel découvreur. Et quand, en 1524, par un trop tardif retour, on l'y envoya, vice-roi à son tour, il ne put qu'y mourir, à peine arrivé, dans Cochin, sans avoir pu réaliser presque rien des merveilles qu'il avait rêvées au temps de sa jeunesse.

VI

CE QU'ON NOMMA L'EMPIRE
DES PORTUGAIS AUX INDES

Cet empire-là n'a d'ailleurs pas été le moins du monde un empire.

Il semble utile ici de préciser ce que les hommes d'aujourd'hui nomment empire, et nomment colonisation. Un autre mot serait meilleur, Le mot tutelle. Quand une France, pae exemple, « colonise », au Maroc, cela coûte très cher à la France, et cela ne rapporte guère à personne, sauf au Maroc. — Autrement dit : les Français paieront désormais plus d'impôts, pour que les Marocains jouissent d'un plus de bien-être et de beaucoup plus de sécurité individuelle.

Au XVI siècle, les choses allaient tout différemment. Un pays qui allait « coloniser » un autre pays s'attendait à tirer de son effort un bénéfice immédiat, et personnel exclusivement. Colomb, Cortez et Pizarre n'avaient guère eu d'autre dessein, en conquérant les Amériques, que d'y trouver de l'or...

... *Ce fabuleux métal — Que Cipango mûrit dans ses îles lointaines...*

L'ambition de Gama, toute jumelle, fut de mettre sa forte main sur la source de ces épices précieuses que l'Europe exigeait, que les Indes recélaient, et que les Arabes avaient jusque-là monopolisées pour leur plus grand profit. Le Portugal évinça les Arabes. Il y fallut beaucoup d'héroïsme, la plus extrême âpreté, et des cruautés inimaginables. Le second voyage de Gama fut, sur ce point, symptomatique. On y coupa des nez, des oreilles et le reste à d'honnêtes Arabes coupables seulement d'avoir navigué dans des eaux que la cour de Lisbonne estimait d'ores et déjà portugaises. Il ne s'agissait d'ailleurs pas de conquête. Il s'agissait de commerce, exclusivement.

A la mort du grand Vasco, le Portugal tenait Socotora, Aden, Ormuz et Malacca. Sans parler des comptoirs indiens, lesquels étaient sans nombre. Ils avaient par surcroît dépassant les îles des épices, — les Moluques, — poussé jusqu'à la Chine et jusqu'au Japon. Si François Xavier put, dès 1549, évangéliser l'Inde et le Japon, il le dut beaucoup plus aux Portugais qu'aux Espagnols. Les Portugais d'ailleurs, vrais aventuriers, vrais navigateurs, avaient été plus loin que la Chine, voire que le Japon. Ils avaient découvert Java, Ambonie, Sumatra, Bornéo, la Nouvelle-Guinée et même l'Australie. On n'en peut guère douter. Un siècle plus tard, les Hollandais, moins imaginatifs, n'ont fait que marcher dans les pas de leurs prédécesseurs.

Il n'importe ici. Les Portugais, aux Indes, ont créé des comptoirs. Et ce sont ces comptoirs que les historiens, toujours mal au courant des choses extérieures, des choses humaines, ont nommés l'empire portugais des Indes.

Empire commercial, s'il en fut jamais.

Malheureusement, il est impossible de coloniser par le seul commerce, dès qu'intervient ce qu'on appelle la concurrence. La concurrence étant née, il faut pour y faire face, autre chose que des marchands, autre chose que des comptoirs.

VII

LES GRANDS MOGOLS DU XVII^e SIECLE

Akbar, troisième empereur musulman de Delhi, était mort en 1605. Et son fils, Djahan Ghir, lui succéda fort paisiblement. Akbar avait été philosophe et tolérant. Djahan Ghir fut tolérant et ivrogne. Bien entendu, des révoltes éclatèrent çà et là. Elles furent matées assez habilement, non par l'empereur lui-même, mais par une femme tartare adroite et brave, la Mour-Mahal begum, — que Djahan Ghir avait eu la bonne inspiration d'épouser et de proclamer impératrice. La Mour-Mahal begum permit à son faible époux de conserver tant bien que mal son trône jusqu'à sa mort, — vingt-deux années durant, — et put elle-même achever sa vie, qui fut longue, dans le luxe et la dignité, — en 1645, sous le règne de Shah Djahan, cinquième Grand Mogol, encore qu'elle eût fort persécuté le dit Shah Djahan, au temps qu'il n'était encore qu'héritier présomptif.

Shah Djahan, lui, fut un grand bâtisseur. Les splendides monuments d'Agra et de Delhi, — palais royaux, caravansérails, mosquées, et l'incomparable Tadj-Mahal, tombeau de l'impératrice Mumtaj, la perle et le diamant de l'Inde musulmane, sont l'œuvre de Shah Djahan.

Mais, chez ce prince, pourtant hardi et guerrier, l'architecture prenait le pas sur la politique. Shah Djahan commit l'erreur classique d'offrir des fiefs à ses fils. L'Inde pourtant n'avait pas besoin d'être plus morcelée qu'elle n'était déjà.

Par chance, l'an 1658, Shah Djahan mourut, et son fils Aureng Zeb, déjà gouverneur des provinces du Dekkan, prit le pouvoir, après quelques guerres rudement menées contre ses frères. Et

Aureng Zeb différait de son père, de son grand-père et de son arrière-grand-père précisément en ce qu'il fallait qu'il en différât.

Voici : les musulmans sunnites transplantés d'Arabie en Hindoustan, au travers de la Perse, du Bélouchistan, voire de l'Afghanistan, n'étaient plus et ne pouvaient plus être les rudes croyants qui avaient d'un seul raz de marée conquis l'Anatolie, la Roumélie, l'Egypte, Tripoli, Tunis, Alger, Fez et Marrakech, puis l'Espagne, et poussé d'une part jusqu'à Autun et Poitiers, d'autre part jusqu'à Buda et jusqu'à Vienne. La douceur persane les avait touchés, la mollesse gangétique les avait pénétrés, la subtilité schiite s'était insinuée en eux. La profondeur brahmanique avait entamé leur écorce. Le Christ, enfin, — saint François Xavier avait débarqué dès 1548 ou 1549 aux Indes, — avait fait brèche, tant dans la citadelle d'Allah que dans la citadelle de l'autre trinité, Vichnou, Çiva, Indra. Et Akbar le premier avait écouté tous les prêtres. Ses successeurs comme lui. Aureng Zeb, par conviction peut-être, par calcul à coup sûr, se rejeta violemment vers le Koran. Et, proscrivant toutes les tolérances, philosophiques, mais amollissantes, il combattit formidablement tous les infidèles, tant les Afghans de Kaboul, dissidents sunnites, que les adorateurs radjpoutes du Soleil et de la Lune ; tant ces brahmanistes un peu spéciaux qu'étaient les Mahrattes, cavaliers montagnards, que les vaillants guerriers de Delhi et d'Agra ; tant les lâches bavards de Bénarès et de l'Hougly que les trop riches nababs schiites de Golconde et même de Trichinopoli ; tant enfin les Sikhs de Lahore, qui essayaient de concilier assez bizarrement la foi hindoue et la foi islamique, que n'importe qui professant n'importe quoi. Seuls furent exceptés les gens sages professant qu'Aureng Zeb était prince et maître, et que le premier des dix, onze ou douze commandements commandait de lui obéir. Il mourut triomphant en 1707. Il avait quatre-vingt-dix ans passés. Mais, comme Charlemagne, il avait eu le temps, au cours de ses dernières années, de pressentir la fin probable et proche de son empire, fondé sur trop

de violences trop brusquement accumulées. Il avait rebuté par ses rudes exigences orthodoxes les deux piliers de sa puissance militaire, le réservoir d'hommes héroïques que lui était le Radjpoutana, et cet autre réservoir inépuisable, les magnifiques cavaliers mahrattes. Les musulmans, dans l'Inde hindoue, n'étaient qu'une minorité infime : un croyant contre deux cents infidèles. L'œuvre de conversion violente entreprise par Aureng Zeb enfermait en soi son germe mortel. Et Aureng Zeb, au bout de sa carrière, se l'avoua à lui-même, loyalement, désespérément.

Le résultat fut net et funeste : jamais l'Inde n'accepta les Grands Mogols comme des princes nationaux. On leur fit toujours la figure que l'on fait aux conquérants étrangers. Et leur armée engloba toujours des éléments inquiétants pour la durée de l'empire. Non seulement des Pathans (Afghans) et des Turcs, mais pis : des Férandjis, — Francs, — Portugais, Hollandais, Anglais, Français, Allemands. C'était de quoi renseigner dangereusement les trafiquants des comptoirs de la côte sur la force et sur la faiblesse de cet immense, mais fragile empire : l'empire des Grands Mogols de Delhi et d'Agra.

Le pis de tout, c'est que l'Inde continuait d'être follement riche, quoique sa population vécût dans une pouillerie tout à fait misérable. Le budget des Grands Mogols, vers la fin du XVII^e siècle, représentait à peu près dix fois le budget du plus riche des princes d'Europe, Louis XIV : deux milliards de livres de France, au lieu des deux cents millions que la France dépensait à peine, en pleine guerre de la Succession d'Espagne.

Or, dans le même temps, l'empire commercial des Portugais dans l'Inde allait s'écroulant par la simple force des choses, — par les inéluctables conséquences de l'erreur coloniale que le gouvernement de Lisbonne avait commise d'emblée, en disgraciant coup sur coup ces géants : Vasco de Gama et Albuquerque, ni plus ni moins que, quatre siècles plus tard, une République française absurde et envieuse, disgracia au Maroc cet autre géant, Lyautey.

VIII

D'AUTRES GENS D'EUROPE, HOLLANDAIS,
ALLEMANDS, NORDIQUES, PRUSSIENS, ANGLAIS

Vers la fin du siècle XVI, les Portugais étaient réellement maîtres — non, certes, de l'Inde, mais du commerce extérieur indien. — Ils n'ambitionnaient d'ailleurs pas plus. Et ils avaient à la fois raison : car le Portugal est une petite terre, incapable de grandes conquêtes, et surtout de grandes occupations ; et tort : car un monopole commercial ne dure que sous cette condition primordiale : appuyer toutes les transactions négociantes sur la garde d'une bonne épée, tranchante et pointue.

Ils avaient, nous l'avons dit, Socotora, Aden, Ormuz. Ils avaient par surcroît Diu, Goa, Cochin, et je ne sais combien de comptoirs échelonnés entre le golfe de Cambaye et les bouches du Gange. Et ils y étaient les seuls.

Cela n'eût encore rien été. Mais il y avait davantage. En s'insinuant dans l'Inde, simplement pour y commercer, simplement pour s'y enrichir, par le troc d'œufs contre bœufs, car c'est ainsi que les premiers Européens entendirent le négoce entre eux-mêmes et les indigènes, les Portugais apportaient avec eux l'Inquisition.

Il ne s'agit point ici d'ouvrir le procès de l'Inquisition. Ceux qui l'instituèrent en Europe n'étaient nullement des bourreaux de parti pris. Et l'Inquisition eut assurément sa raison d'être, ni plus ni moins que la discipline militaire. Mais seulement en Europe, où l'esprit de la Réforme menait les hommes de faible volonté droit à l'anarchie. Au contraire, aux Indes comme en Amérique, les hommes, faibles ou forts, connaissaient une loi robuste, et ne ris-

quaient pas de s'égarer. L'Inquisition, hors d'Europe, c'était une porte ouverte aux pires tyrannies, sans contre-partie bienfaisante.

Autre chose était intervenue, anihilant l'action civilisatrice du Portugal : l'alliance acceptée des hommes d'Europe avec les femmes d'Asie. Ces mariages mixtes, de race à race, ont été rarement heureux. Dans l'Inde, entre Hindoues et Portugais, ils ont été déplorables. Une espèce inférieure en est sortie, les Eurasiens, qui ont entassé en eux tous les vices d'Europe et tous les vices d'Asie, sans rien y mêler des énergies de chez nous ni des sagesse de là-bas. Somme toute, quand, vers 1580, le Portugal, absorbé par l'Espagne, cessa d'exister politiquement pour soixante ans, tout ce qui était portugais dans les Indes devint, automatiquement, espagnol. Et les choses n'en furent pas améliorées. Non que l'Espagne n'ait pas été une nation puissamment civilisatrice. Mais elle s'entendait surtout à conquérir, à occuper, à administrer, — bien mieux qu'à naviguer et à commercer. Or, d'après le système établi par les Portugais, dans l'Inde, tout se bornait à des comptoirs, à des échanges, et surtout à des navigations essentiellement périlleuses. En ce temps-là, doubler le cap de Bonne-Espérance n'était pas jeu d'enfant.

Les Espagnols s'en soucièrent fort peu. Ce qui explique les tentatives allemandes et portugaises du début du XVIIe siècle. Des Russes, des Hollandais, des Belges s'en mêlèrent. Un Français de la religion réformée, le sieur Tavernier, au service du roi de Prusse, dirigea une compagnie quelques années durant. Les Hollandais enfin, après s'être mêlés de tout cela, occupèrent le Cap en 1650, puis l'île Maurice, puis Moka, puis Ceylan. Et, pour finir, aux Indes mêmes, Negapatam, Cochin, San-Thomé, Meliapor. Eux, protestants, protestèrent contre l'Inquisition et se rallièrent du coup tous les indigènes. Les Indes hollandaises étaient nées.

Elles ne vécurent pas longtemps. Déjà, l'an 1583, un émissaire anglais, Stevens, avait débarqué à Goa, — d'un vaisseau portugais, la chose vaut qu'on la signale. — Puis, l'an 1599, une pre-

Il faut citer encore :

Dupleix, ses plans politiques, sa disgrâce, par P. Cultru, 1901 ; *Dupleix*, par E. Guenin, 1908 ; *Dupleix et la défense de Pondichéry*, par le marquis de Nazelles, 1908 ; *Dupleix*, par P. de Vaissière, 1931.

Sur Mahé de La Bourdonnais, il faut citer les *Documents réunis par le Comité du bicentenaire de La Bourdonnais*, 1899 ; *Mahé de La Bourdonnais et la Compagnie des Indes* par E. Herpi, 1905, et surtout la thèse de F. Crépin, *Mahé de La Bourdonnais, gouverneur général des îles de France et de Bourbon (1699- 1753)*, 1922, où il y a une bibliographie critique très importante qu'il est indispensable de consulter.

Sur Lally-Tollendal et Bussy, nommons *La fin d'un empire français aux Indes sous Louis XV. Lally-Tollendal*, par T. Hamont, 1887 (qu'il faut consulter avec prudence) ; *Lally-Tollendal*, par P. La Mazière ; *Lally et Bussy aux Indes (avril 1758-mars 1761)*, par R. de Fréville (*Revue des Questions historiques*, 1907) ; *Bussy et Lally aux Indes*, par Alfred Martineau (*Revue de Paris*, 1935).

Sur Suffren, indépendamment des histoires de la marine (et il faut citer *La marine militaire de la France sous Louis XVI*, de G. Lacour-Gayet), on ne peut nommer tous les ouvrages qui ont été consacrés au célèbre bailli (par Auzoux, Castex, Cunat, Hennequin, G. Lecomte, etc.) ; il faut simplement signaler ceux qui s'étendent plus particulièrement sur son action aux Indes, par F. Joubert (*Le Bailli de Suffren*), Roux (*Le bailli de Suffren dans l'Inde*), Trublet (*Histoire de la campagne de Suffren dans les mers de l'Inde*), d'une valeur et d'un intérêt inégaux.



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

Couverture :

Conception graphique — Coraline Mas-Prévost

Programme de génération — Louis Eveillard

Typographie — Linux Libertine, Licence OFL

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

